

## Bestiaire souterrain

Hans-Jürgen Greif

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greif, H.-J. (2013). Bestiaire souterrain. *Moebius*, (138), 53–62.

## HANS-JÜRGEN GREIF

### *Bestiaire souterrain*

Entre le début et le milieu des années soixante, le déménagement de l'Université du Quartier latin au campus de Sainte-Foy a été décrié par les tenants de maisons de chambres des rues situées au cœur du Vieux-Québec, comme un coup fatal. « Ce nouvel ensemble de gros bâtiments est monstrueux, froid et sans âme, protestaient-ils, partout l'éternel style *tablettes de chocolat*! Et l'église du Pavillon Casault! Une horreur, le cauchemar d'un architecte soviétique avant son exécution! Les étudiants ne s'y feront jamais, ni eux ni les professeurs! » Depuis l'exode, les rues autour du « Petit Séminaire » s'étaient endormies pour de longues années.

Dans le temps, toutes grouillaient d'étudiants, logés dans des maisons hautes et étroites, souvent propriétés de l'Université. Certaines de la rue Hébert, par exemple, avaient été louées à des notables, des professeurs pour la plupart, avec une remise et une écurie pour un cheval ou deux. Chacun des trois étages comptait deux grandes pièces, le dernier, des mansardes. Entre la façade et l'arrière, donnant sur la rue Laval, une dénivellation du terrain avait suffi pour installer la cuisine, éclairée par deux fenêtres et pourvue d'un faux plancher, si froid en hiver que la cuisinière enfilait trois bas de laine superposés, puisque les lattes de merisier touchaient au roc. Plus tard, l'administration de l'Université loua certaines de ces demeures à des veuves respectables qui avaient subdivisé les grandes pièces, créant ainsi des ruches grouillantes d'étudiants; sauf exception, même le monte-charge fut supprimé pour faire place à des chambrettes. La dizaine de locataires, la logeuse et, le cas échéant, ses enfants,

disposaient de deux salles d'eau et d'un bain complet, luxe inouï pour le temps, importé d'Angleterre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un foyer dans chaque pièce, à l'exception, bien entendu, des mansardes destinées aux bonnes, ainsi que le réduit pour la cuisinière, situé derrière son royaume et assez chaud à cause de la proximité du four et de l'absence d'un soupirail donnant sur la rue. (Comment on aërait la pièce reste un mystère.) Les façades de ces maisons en pierre taillée grise, sobre n'ont jamais été aussi ornées que celles de la rue des Remparts. Du dernier étage et du grenier, on avait une vue magnifique sur le fleuve, l'île d'Orléans, le port, plus récemment sur la marina et les (aujourd'hui devenus poétiques) silos de la Bunge.

À la fin des années soixante, j'avais loué une de ces maisons de la rue Hébert, qui faisait encore partie du patrimoine de l'Université. L'abbé responsable des loyers proposa un prix modeste et me remit la clé. Les fenêtres de la façade donnaient sur les murs noircis et humides des salles de répétition de l'École de musique, desquelles s'élevait, en pleine chaleur d'été, une cacophonie mêlant Schönberg, Mozart, Hahn, Chopin, Hétu, Satie. Même à midi, le soleil ne parvenait pas à éclairer le rez-de-chaussée. Quelques touristes égarés passaient silencieusement, levaient la tête pour jauger l'immense masse du bâtiment en face de chez moi. Ou encore, ils montraient du doigt la mince couche de mousse couvrant les entrepôts de l'École, situés aux sous-sols, dont le personnel d'entretien ouvrait les étroits aérateurs en été. En sortait un souffle glacial, porteur de relents de moisi, de pourriture, quelque chose de mort sans que l'on puisse mettre le doigt sur la note dominante de cette étrange composition d'odeurs.

Il fallait être jeune et ingambe pour habiter ces maisons des temps anciens: quatre escaliers à grimper et à descendre. À côté du monte-charge, préservé encore et fonctionnel mais hors d'usage (engager une bonne était hors de ma portée), il fallait descendre à la cuisine en empruntant une douzaine de marches, tellement abruptes que je demandai à ma voisine, qui vivait encore de la location de chambres, si les accidents étaient fréquents. «Ah! mon cher monsieur, je n'en sais rien. Bien avant vous, un groupe d'étudiants en théâtre a occupé les lieux,

puis est arrivé un jeune professeur d'université avec une de ses anciennes étudiantes, ce qui a fait tout un scandale parce qu'ils ne se décidaient pas à légaliser leur relation. Il a même été cité devant le doyen de sa faculté. Qui l'a mis devant l'ultimatum : vous restez, mais en honnête catholique, ou vous partez avec votre... euh, fiancée. Le professeur a quitté l'Université Laval, il était anglican ou protestant, vous comprenez ? Mais les jeunes gens en théâtre avant lui, ça oui, ils déboulaient souvent les marches, surtout en pleine nuit. Un bruit d'enfer ! Indescriptible. Ils buvaient et chantaient jusqu'aux petites heures du matin. Toujours à faire la fête, et nous, pas moyen de dormir ! Alors j'ai déposé une plainte au bureau de Monseigneur le recteur. L'année suivante, le bail n'a pas été renouvelé. À ma connaissance, personne ne s'est tué dans cet escalier. Des bleus, des entorses peut-être, mais rien de sérieux. On s'habitue à tout. Je vis ici depuis presque cinquante ans, je ne suis jamais tombée. Pourtant, j'ai le même escalier casse-cou que vous. Vous êtes jeune. Dans quinze jours, vous le monterez et le descendrez sans y penser.» Elle se trompait, je continuais à emprunter cette échelle déguisée en escalier avec prudence.

Un midi de juin, une chatte s'est présentée à la porte de la cuisine, sans doute attirée par le fumet d'un rôti de bœuf. Puisqu'elle était ma première visite depuis mon arrivée au Quartier latin, où je rêvais d'habiter depuis mes débuts à Québec, deux ans plus tôt, elle eut droit à deux tranches de rosbif, ce qui lui fit adopter le gîte. Je l'ai baptisée *Salomé*, on verra encore pourquoi. C'était une chatte de gouttière, une panthère noire miniature aux yeux jaunes, à la dentition et aux griffes redoutables, une chasseresse née. Elle attrapait à coup sûr mouches, papillons, les achevait d'un bruit sec de ses mâchoires. Au début, elle disparaissait jusqu'à midi pour refaire surface dans la soirée. Je la supposais en visite chez des copines – il y avait beaucoup de petits félins dans le quartier –, mais un jour, je la surpris à massacrer des mites s'élevant de vieux torchons oubliés au grenier.

À son arrivée, elle se montrait sous son meilleur jour ; son tour de séduction était parfait. Une fois sa place

assurée, elle se fichait jusqu'à la limite de l'impolitesse de son pourvoyeur ès confort, nourriture, hygiène, divertissements. Après m'avoir parfaitement subjugué, il fallut déménager, dès la première neige, bols, jouets, litière, puis approcher un fauteuil et son coussin préféré d'un radiateur (dans un accès de folie dépensière, l'administration universitaire avait succombé devant l'agrément du chauffage à l'eau chaude et condamné les cheminées) afin que la belle ne se gèle pas les pattes sur le plancher de la cuisine. L'été suivant, sa véritable nature revint; elle sortait, s'invitait ailleurs, chassait. Quand elle ignorait son bol de nourriture, j'en déduisais qu'elle avait attrapé une souris, bien plus juteuse que ses croquettes et bourrée de vitamines.

À la mi-juillet de sa deuxième année chez moi, Salomé se mit à rôder de façon inhabituelle dans la cuisine pour se faufiler ensuite dans la salle d'eau attenante où elle s'immobilisait sur les épaisses planches de bois laquées noir, le regard fixé sur la porte menant à l'ancienne chambre de la cuisinière. S'y trouvaient le réservoir et la pompe à eau chaude ainsi que des boîtes vides, des meubles déglingués, jetés là pêle-mêle. Les yeux de la chatte allaient et venaient entre la porte et moi. Je lui expliquai que je n'allais pas la laisser entrer là: après sa visite, elle passerait des heures à se nettoyer. Que le plancher était couvert d'une épaisse couche de poussière, et qu'il y avait sans doute des centaines d'araignées malveillantes.

Ensuite, je montai au salon, puis au bureau, au deuxième étage. Les murs épais gardaient longtemps la fraîcheur. J'aimais cette maison, surtout en été, quand tout le monde se plaignait de la chaleur et de l'humidité. Le jour où je refusai à la chatte l'entrée au réduit qu'elle prit sans doute pour son sésame personnel, elle ne me punit pas comme d'habitude – m'ignorant, passant à côté de moi comme si je n'existais pas, évitant ma main en rampant à plat ventre.

Au contraire. Elle n'arrêtait pas de tourner autour de moi pendant que je préparais et prenais mes repas. Elle faisait un tour dans la salle d'eau, revenait, le museau

quelques millimètres au-dessus des planches, dans un mouvement continu, sinueux, exécutant ce qui ressemblait à une danse du ventre, à la limite du lubrique, dans un silence absolu, un peu comme son numéro de séduction pendant la première semaine de son arrivée. Elle évitait les lattes couinant au moindre poids.

Un soir, plongé dans la lecture du journal après le repas, je restai longtemps immobile. Au moment même où je voulus plier les feuilles, j'entendis un léger bruit dans la pièce, une sorte de grattement discret, indéfinissable, répété plusieurs fois. Salomé était assise à côté du mur séparant la cuisine de la pièce interdite, le poil de la nuque dressé, les oreilles pointées comme si elle voyait à travers la cloison. Le corps parfaitement immobile, elle tournait lentement la tête, suivait quelque chose se déplaçant *sous le plancher*. Le bruit léger se répéta, je l'entendis distinctement. Salomé l'avait détecté depuis longtemps : quelque chose du dehors vivait sous nos pieds, mangeait, digérait, disposait de ses quartiers, dormait, allait peut-être inviter d'autres de son espèce à s'installer, eux aussi. Mais ne sortait pas. Cette *présence* ne me disait rien qui vaille. Je décidai de consulter ma voisine.

« C'est sûrement un rat, dit-elle. N'ayez pas peur, c'est très intelligent, un rat ! Il sait que vous avez un chat, alors il ne se promène pas dans la maison, seulement sous le plancher. Il ne peut pas monter à l'intérieur des murs comme dans une maison moderne, puisque les nôtres sont pleins, en pierre, et plâtrés. Un conseil : à votre place, je garderais le couvercle des toilettes fermé pendant la nuit, du moins dans la salle d'eau à côté de la cuisine. Et placez un gros bouquin dessus. Les égouts sont vieux par ici, il n'y a pas de clapets pour empêcher l'eau de refluer. Il y a quelques années, avant le déménagement de l'Université, un de mes locataires, étudiant en sociologie, a eu la surprise d'entendre un bruit sous lui pendant qu'il lisait, un gros *bloub*. Puis l'eau a bougé dans la cuvette. Il s'est levé pour regarder, a pris la fuite, pantalons à terre, hurlant « à l'aide ! » Imaginez le tableau. Il était sous le choc, le pauvre. Il répétait sans cesse qu'un énorme rat avait sorti sa tête de l'eau pour lui montrer ses affreuses dents et que la bête voulait sortir des toilettes. Pour vrai !

Je me suis armée d'un balai et j'y suis allée. Je n'ai peur de rien, moi. Il y avait de l'eau partout, mais pas de rat. Il a dû partir comme il était venu, en plongeant dans l'égout. Le monsieur a fait sa valise le même jour. Quand il m'a rendu sa clé, il tremblait encore comme une feuille.»

En réintégrant mes pénates, je restai songeur. Un rat sous *ma* maison, une demeure solide, en pierre, cossue, bourgeoise à souhait? Hum! Pourtant, et afin d'être rassuré, j'inspectai les murs extérieurs, la façade et surtout l'arrière. Aucun trou par où la plus petite souris aurait pu s'introduire. Pourtant, *on* me faisait signe tous les jours, matin, midi et soir, *on* grattait pour manifester sa présence, *on* se promenait *partout*, en bas du moins. Existait-il un réseau souterrain de tunnels, de salles de réunions, de bals où le ou les intrus faisaient la fête, à l'instar des fanatiques des catacombes et des égouts de Paris?

Doucement, je levai le couvercle des toilettes de la salle d'eau, en bois franc, trop lourd pour que... Qu'est-ce que j'attendais au juste? La répétition de l'affreuse scène de torture orwellienne où un rat, affamé, dévore le visage d'un prisonnier? Qu'une de ces bêtes immondes me fasse coucou pour retourner aussitôt dans les gros tuyaux où sa nombreuse famille l'accueillait en applaudissant à tout rompre? Allait-il ou elle attendre le moment propice pour me mordre là où vous pensez (mais oui, avouez votre phantasme), en s'annonçant par ce *bloub* de mauvais augure, onomatopée fichée dans mon souvenir? Je refermai doucement le couvercle, y déposai le plus gros de mes dictionnaires. Maintenant, il fallait monter au troisième étage pour..., enfin, vous savez de quoi il s'agit. J'espérais que le *spécimen*, même athlétique et musculeux, n'allait pas grimper trois paliers dans le gros tuyau servant à évacuer le, disons, «compost» produit par tout être vivant! Mais comment pouvais-je être sûr s'il grimpait ou non? Déménagerais-je comme l'autre, le futur sociologue? Allons, j'avais vu pire. Vraiment? Quoi, par exemple? Hein? Le *bloub* de la voisine s'amplifiait, je me rendis de nouveau chez elle. L'avait-elle entendu, elle, ce bruit d'enfer? Ne m'avait-elle rapporté que sa version (non vérifiée ni vérifiable) d'un événement isolé?

« Mon cher monsieur, ce n'est sûrement pas un rat chez vous. Je m'en veux de vous avoir raconté cette histoire. Vous êtes trop impressionnable. Sous votre plancher se promène une souris, toute petite, j'en suis *certaine*! Attendez l'automne, elle va s'en aller ou crever de froid. Si sa présence vous gêne trop, allez dans une quincaillerie et demandez de la mort aux rats. Placez l'appât puis attendez. Venez, je vais vous montrer. » Elle m'emmena dans sa salle d'eau, copie conforme de la mienne, me montra une trappe par laquelle un ouvrier pouvait atteindre ce qui me semblait être un anneau épais autour du tuyau d'évacuation des eaux usées.

Dès que j'ouvris chez moi la même trappe, Salomé se mit de la partie, me bouscula, voulut entrer dans le trou. Je la repoussai fermement. À la quincaillerie, j'avais acheté des gants pour ne pas toucher au contenu d'une boîte décorée d'un crâne posé sur deux tibias croisés avec, en lettres majuscules, jaunes sur fond noir, POISON! J'ouvris le contenant, versai une partie de la poudre au fond du trou, à côté du tuyau, en rajoutai (il faut mettre toutes les chances de son côté), fermai l'ouverture, y déposai l'autre moitié du dictionnaire – au cas où *la chose*, possiblement dotée d'une force l'identifiant comme une créature du diable, sapant les fondations de ces lieux sanctifiés par l'évêque de Québec lui-même, voudrait sortir dans un ultime effort pour sauver sa peau. Je m'installai sur un lit de camp dans une mansarde, chaude comme l'enfer, alors que Salomé, je suppose, passa la nuit en bas, au frais, écoutant d'une oreille ce qui se passait. Le lendemain, même si je n'avais pas une once d'appétit, je descendis, préparai des toasts, du café, puis, immobile sur ma chaise, respirant à peine, j'attendis le bruit, le grattement désormais familier.

Rien.

Salomé fixait un point du plancher, s'approcha d'une latte de merisier, à deux pieds de la cheminée, toujours exécutant son invraisemblable danse, toute en volutes: deux pas de côté, retour, un en avant, la queue fouettant l'air rythmiquement (une danseuse de tango, tiens!). S'assit, se coucha, s'installa comme pour une longue, très longue réflexion personnelle, qui m'excluait,



évidemment. Je me retirai sur la pointe des pieds, gravis doucement l'escalier casse-cou, évitant certaines marches et leur bruit, ne respirai qu'une fois en sécurité, au dernier étage, dans l'air brûlant et humide. Impossible de travailler, je guettais le moindre craquement. J'appris la gamme de sons qu'une vieille (et respectable) demeure produit après un interminable hiver, un printemps de deux pauvres semaines, suivi de la canicule.

Je me rendis compte combien la *façade* de la maison m'avait séduit. Pas un moment je n'avais songé à ce qui pouvait se passer derrière les volets mi-clos, les murs vétustes, inspirant la confiance. J'avoue avoir loué cette maison sans même en avoir vu l'arrière, qui donnait sur la rue Laval! N'oublions pas qu'on était en 1970, et non pas en 2013. Aujourd'hui, les nouveaux propriétaires ont rénové, préservé, assaini, isolé, embelli. Hangars, cabanons, étables, garages vermoulus ont disparu. Les chats aussi. À l'époque, disons-le crûment, les devantes étaient beaux, mais il ne fallait pas regarder de près l'envers de la médaille! De la poudre aux yeux! Pure prétention! La haute maison grise à la poitrine étroite, la mine peu amène, ressemblait à un condor coincé par ses compères, incapable de s'épanouir. Elle était l'incarnation de la bourgeoisie décatie de l'époque, agonisante et sale, oui, sale. Pas étonnant que la vermine y fêtât secrètement des triomphes. Dans ma naïveté, j'avais été obnubilé par la réputation du Quartier latin, avec ses librairies, ses bars, sa *joie de vivre*, très relative, surtout en hiver. Délibérément, dans un oubli qui ferait la joie d'un psychanalyste, j'avais ignoré l'autre côté, le négligé, le pauvre, le croulant, le crasseux, le laid, avec ses poteaux et les fils électriques passés n'importe comment. Et pas une seconde je n'avais pensé qu'il fallait disposer de la neige dans ma cour, la rue Monseigneur-De Laval étant étroite. En juin, j'avais remarqué et aussitôt oublié les panneaux « Danger! Chute de glace ». En février de l'année suivante, un énorme bloc a failli me tuer.

Mais revenons à l'être invisible.

Après une semaine, toujours rien. Plus le moindre grattement. Il me manquait, ce bruit discret. Je suis

même descendu en pleine nuit pour écouter, l'espérer. Plus de bestiaire souterrain. De son côté, Salomé s'était totalement désintéressée de ses endroits préférés. Elle avait cessé de s'asseoir sur telle planche à la cuisine, à la salle d'eau, devant la porte de sésame, fidèle au dicton « avoir la mémoire courte comme un chat ».

Je commençai à m'y habituer. L'*autre* ne se manifestait plus.

Cependant, après trois ou quatre jours de silence, une odeur désagréable envahit la cuisine et la salle d'eau, s'intensifiant jusqu'à devenir nauséabonde. Cela ne sentait pas la pourriture, mais carrément la charogne, la putréfaction de quelque chose de viandu. Impossible de préparer des repas en ce lieu. Même Salomé ne descendait plus pour manger ses croquettes ou pour boire.

Quinze jours plus tard, la puanteur diminua. Elle finit par disparaître complètement.

Je remis les dictionnaires à leur place. Curieux de nature, j'ouvris la trappe pour voir *s'il* avait touché au poison. Dans la poudre grise, rien qu'une trace légère. Impossible d'identifier le genre de cadavre se décomposant sous mes pieds. Pour ce qui est du sort de Salomé ou du mien, de mon départ de cette maison, de la rue Hébert et de mes adieux au Quartier latin, ce sera pour une autre fois. Les histoires trop longues risquent de dégénérer en romans.

Certains visiteurs du Vieux-Québec s'obstinent à ne photographier que les belles façades, la plupart inspirées par le goût britannique. À défaut d'habiter ces demeures, ils rêvent de luxueux intérieurs, victoriens ou modernes. Il ne semble pas leur venir à l'esprit que, pour apprécier un coin aussi joli que le Quartier latin, il faut également explorer ce qu'il cache pudiquement. Le charme des temps anciens où les étudiants animaient ces rues n'existe plus. Cependant, ces fières demeures se maquillent savamment, comme de vieilles dames qui refusent d'admettre le passage du temps. Que les voyageurs soient rassurés au moins sur un point : avec ou sans *bloub*, les rats – car il y en a, ne vous faites pas d'illusions – ne sortent habituellement qu'au moment où les touristes dorment. Sur ce, bonne visite.

